



ENTRETIEN EXCLUSIF AVEC
Seynabou SARR,
la «Super Lady» de la Gambie

**«Je plaide pour
l'indépendance
des femmes»**

P-28



P-6

PORTRAIT
Yaye Fatou Diagne,
Coordonnatrice du PROMISE



**Un parcours
exceptionnel qui
sert de guide aux
jeunes générations**

ENTRETIEN EXCLUSIF AVEC
Viviane Chidid



P-16

**Une voix
qui porte
la femme**

Le magazine du Business
et du Management en Afrique
EDITION SPECIALE MARS 2020

En vente

Sénégal - Gambie - Burkina Faso - Togo 2000 FCFA
Guinée Conakry - Mali - Côte d'Ivoire
France - Italie - Canada 5 Euros



www.africasmanagement.com



AFRICA'S MANAGEMENT MAGAZINE



AFRICA'S MANAGEMENT



AFRICA'S MANAGEMENT MAGAZINE



AFRICA'S MANAGEMENT

77 524 69 86 / 77 738 04 74

africasmanagement@gmail.com

Edito

Abdoulaye T. DIAWARA

Le Sénégal, pays de gloire, de terranga et chargé d'histoire célèbre la journée internationale dédiée aux droits des femmes du monde, d'Afrique et du Sénégal en particulier.

Cet honneur mérité est rendu aujourd'hui par Africa's Management comme il est de coutume chez nous.

Que de chemin parcouru ! Elles sont présentes sur tous les fronts et dans tous les secteurs. Celles qui à l'image de la Grande Royale de L'aventure ambiguë de Cheikh Hamidou Kane se sont battues et continuent de se battre comme il faut, méritent tout de tous.

Un demi-siècle après la naissance du MLF (Mouvement de libération des femmes), l'égalité entre hommes et femmes est un combat qui est loin d'être gagné. Il faudra bien plus qu'une Journée internationale des droits des femmes, célébrée ce 8 mars, pour aboutir à une parité. Celle-ci ne pourra d'ailleurs jamais être parfaite, sauf à prendre le genre comme critère principal de toute décision.

Ce n'est pas souhaitable dans une société où ce sont les compétences et les savoirs qui doivent primer plutôt que le sexe. Gageons cependant que si la société s'approche de l'égalité hommes-femmes, elle saura aussi accepter un équilibre quand

les unes domineront autant de domaines que les autres. C'est loin d'être le cas aujourd'hui, que ce soit en matière salariale ou dans l'exercice de postes à responsabilité, en milieu professionnel comme en politique.

Évidemment, la route vers l'égalité est longue et semée d'embûches. La société n'avance pas assez vite. Ceci étant, les mentalités sont en train d'évoluer favorablement. Comme souvent, tout est question d'éducation et de respect de l'autre. Tant d'exemples démontrent qu'une société humaine ne se remet pas en question sur simple injonction verbale d'un courant de pensée, fut-il légitime.

Une à deux générations sont nécessaires pour modifier les codes sociétaux.

Mais, aussi parce qu'il existe aussi des hommes féministes, opposer les femmes aux hommes sur la question de l'égalité est un raccourci trop vite emprunté.

L'égalité hommes-femmes est un combat de tous les jours et de toute la société, au Sénégal comme partout dans le monde.

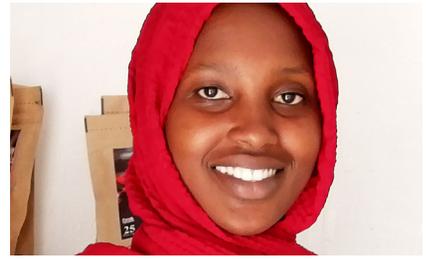
La Journée internationale des droits des femmes sert aussi à souligner que dans certains pays, les femmes ont moins de droits que les hommes.

6

ENTRETIEN

Fatoumata NJIE,
la reine du thé made in africa

«Il faut qu'on soit plus indépendante»



ENQUETE

SÉNÉGAL - Prostitution
Violence sous silence

8

10

PORTRAIT

Yaye Fatou Diagne,
Coordonnatrice du PROMISE

**Un parcours exceptionnel qui sert
de guide aux jeunes générations**



BURKINA - Cinéma & Violence

**La douloureuse libération de
la parole des femmes**

12

S o m m e

16

ENTRETIEN

Viviane Chidid, chanteuse
Une voix qui porte la femme



20

PORTRAIT

Sokhna Laye DIOP
**Une soldat-Leader pour
la cause des femmes**



HISTOIRE

**La Tragédie de «Talaataay NDER»,
200 ans déjà**

22

26

ENTRETIEN

Gueda DIOP,
Présidente de la Fondation FRDE
Une ambassadrice de l'ESEA



28

ENTRETIEN

Seynabou SARR,
la «Super Lady» de la Gambie
**«Je plaide pour l'indépendance
des femmes»**



aire





ENTRETIEN Fatoumata NJIE, la reine du thé made in africa

«Il faut qu'on soit plus indépendante»

À 27 ans, Fatoumata NJIE bouscule les certitudes et s'impose dans l'univers de l'innovation en Gambie. CEO et fondatrice de YAKHARE, la première marque de Thé «Made in Africa», Fatoumata NJIE se lance à la conquête du marché local avec force et conviction sur les bienfaits de ses produits.

Côté matrimonial, il faut dire que je me suis mariée très tôt. J'ai aussi arrêté les études un peu tôt, lorsque j'ai senti que je ne pouvais faire des activités. Alors, j'ai tout arrêté et je me suis lancée dans le business.

J'aime bien créer et faire les choses par moi-même. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je fais beaucoup de recherche sur internet. Comment fabriquer les champions, les mélanges et tant d'autres produits. Je peux dire que c'est la curiosité qui a fait de moi, la femme que je suis devenue aujourd'hui.

Il y'a énormément de produits qui sont importés dans nos pays alors que nous pouvons nous même les faire ici et les utiliser.

J'ai vraiment tout appris à travers internet. J'étais au Bénin avec mon mari et mes enfants, je me suis dite pourquoi ne pas faire des recherches sur la fabrication des savons ! La première fois, j'ai essayé et ça était une réussite et depuis lors j'ai décidé de continuer.

Quand je suis revenue en Gambie, j'ai participé à des formations. Par la suite on a créé un groupe, je leur ai appris comment faire les savons et on a formé une association pour pouvoir travailler ensemble.

AM - Et Yakhare?

Nous venons juste de démarrer, pour le moment ce n'est qu'un petit business. je l'ai démarré chez moi

AM - Mme Fatoumata NJIE, veuillez-vous présenter à nos lecteurs.

Je m'appelle Fatoumata NJIE, habitante de la célèbre ville Gambienne Sérécounda. Je suis la fondatrice de la compagnie qui s'appelle "Yakhare" qui signifie en soninké "la Femme". Ma compagnie a un an d'existence, mais avant sa création, je faisais d'autres activités comme la fabrication des savons. Je fais aussi des thés à base de "thiepeu", "Mbor mbori" et de feuilles de kinkéliba. Les femmes aiment beaucoup ça et c'est pourquoi j'ai donné le nom de la femme à mon entreprise. C'est pour faciliter aux gens l'utilisation qu'on a choisi un emballage simple.

AM - Pouvez vous revenir un peu sur votre parcours. Et d'où vous vient cet amour pour le business du made in africa ?

avec ma famille. On avait une petite machine et j'ai commencé à employer les membres de ma famille, mais maintenant j'ai d'autres employés comme des livreurs de commandes. J'envisage prendre d'autres personnes qui travailleront pour moi.

Beaucoup de gens apprécient les thés que je fais. Tout est fait ici en Gambie. Les clients me disent tous, qu'ils aiment les thés fait à base de «thieppeu». Je suis la première personne à faire ces thés «Made in Africa» et c'est une innovation. C'est vraiment pratique .

J'ai de grandes ambitions quand même. Premièrement, je souhaite pénétrer le marché local car j'ai constaté que la plupart des produits qui sont dans nos marchés sont importés et moi je veux changer cela. Je ferai tout pour mettre mes produits sur le marché local, car je vois que ce sont les étrangers qui achètent et valorisent plus mes produits que les gambiens. Je veux que ces derniers promeuvent nos produits locaux.

Actuellement je suis dans d'autres recherches pour les hommes, car ils me demandent aussi quand est-ce qu'il y aura le thé pour eux (rire). Vu que j'ai donné le nom de mon thé à la femme

Le produit "Female The" a beaucoup de bienfaits pour les femmes. Nous les fabriquons de telle sorte que ça soit médicinal. Chez nous les soninké, le «thieppeu» est très important pour les femmes. Ce thé soigne les maux de ventre, règles douloureuses et aussi les infections. Ça aide beaucoup les femmes.

Je travaille avec une amie de ma mère, elle est malienne. Elle m'aide beaucoup aussi, elle m'amène la matière première. Je travaille également avec les associations qui sont ici en Gambie et on s'entraide.

AM - Comment jugez vous la condition de la femme gambienne et du rôle qu'elle occupe dans la société ?

Je peux vous dire que les femmes Gambiennes sont très braves et travailleuses. Elles se démerdent bien pour le bien-être de leur famille, c'est une très bonne chose d'aider son mari et de pouvoir s'occuper de ses enfants . Ça renforce la paix dans la famille. Actuellement les femmes Gambiennes sont très dégoûtées . Beaucoup d'entre elles développent leur petit business.



Il faut qu'on soit plus indépendante. Je demande aux femmes de tout faire pour travailler pour leur propre compte et pour l'émergence de notre pays. La dépendance ne nous amène nulle part. Souvent on dit que le gouvernement doit faire ceci ou cela, mais nous aussi, nous devons apporter notre pierre à l'édifice pour le développement de notre pays.

Il y'a énormément de boulots que les gens peuvent faire. Même si tu vends des arachides, essayes toujours de voir comment l'améliorer ou bien innover pour aller de l'avant. Il faut faire des recherches.

AM - Ces derniers temps, on note une recrudescence des violences basées sur le genre. Qu'en pensez vous ?

Par rapport aux violences, c'est une chose que je ne supporte pas. C'est vraiment pas bien. Même si parfois ils subissent la violence mais très souvent ce sont les hommes qui exercent la violence sur les femmes. Le gouvernement doit nous aider, impliquer la police dans la lutte contre la violence car les femmes sont vulnérables.

Nous devons avoir la quiétude partout dans les rues et dans les maisons mais surtout avec les hommes.

*Entretien réalisé par Ibrahima Diallo,
envoyé spécial à Banjul.*

ENQUÊTE

Sénégal - Prostitution

Violence sous silence

Dans un contexte de recrudescence des violences basées sur le genre, nous avons réalisé une enquête-immersion sur les violences faites aux femmes dans le milieu de la prostitution à Dakar ...

MilieuBi, comme identifié dans le quotidien des sénégalais, est un monde sous la nuit sombre, où les femmes sont exposées à toutes formes de violences.



Au Sénégal, la prostitution est autorisée par la loi et est régie par les articles 323, 324, 325, 326 du code pénal, sous obligation d'avoir l'âge légale retenue (21 ans) et de détenir une carte sanitaire, régulièrement visée par les services médicaux compétents.

Les femmes qui font le choix d'exercer ce métier ne sont donc pas dans l'illégalité et elles expriment à travers cette pratique, leur droit de disposer librement de leurs corps conformément aux différentes recommandations des nations unies. D'où l'obligation pour l'Etat de protéger ce groupe de citoyennes face aux violences, qui pour elles, passent le plus souvent sous silence.

C'est la confiance que nous fait Aïda, 27 ans, rencontré sur la célèbre avenue Ponty, haut lieu du milieu à Dakar.

Dans sa robe rouge moulante, qui enveloppe les traits de ses formes généreuses, la belle au teint «xésalisé» nous affirme au delà des agressions physiques, que nous subissons régulièrement, c'est le jugement de la société envers nous et notre travail qui nous fait plus violence, c'est un harcèlement psychologique quotidien que nous subissons, sous le regard réprobateur de nos familles. Ici (sur les trottoirs), nous sommes victimes d'harcèlements, d'agressions, de vols et même de viols, mais personne n'ose porter plainte, par peur du jugement de la société. Sans compter, les ra-

quettes dont nous sommes victimes chaque soir de la part de certains agents de police. On passe sous silence, nos peines et blessures

Des propos confirmés à la rue Blanchot, par la dame Yacine, 51 ans dont 21 ans sur les trottoirs de Banjul et Dakar. Mère de 5 enfants, Yacine est une dame «épuisée» selon ses mots par la violence des hommes, d'abord par son premier mari qui prenait du plaisir à la battre, puis par «ses mauvais» clients rencontrés dans le milieu de la prostitution. A trois reprises, j'ai été victime de viols par le fait de clients, qui m'ont non seulement violé mais m'ont pris tout mon argent entre 2006 et 2014. Je ne pouvais pas porter plainte, par peur de me retrouver au tribunal sous le regard de mes enfants et de la communauté. Je ne pouvais pas offrir une tribune, à la lapidation de ma progéniture. Pourtant, je détiens une carte sanitaire et je suis en règle avec la loi sénégalaise, mais nous ici, nous sommes d'abord de «mauvaises personnes», c'est le verdict de la société, notre sentence est le mépris et l'oublie. Nous sommes, celles que la société ne veut ni voire et entendre en rien. Que pouvons-nous faire ? Quelques soit la situation, nous sommes fautives d'être des prostituées.

La loi du silence s'est alors instaurée par la force de la peur du jugement dans le milieu de la prostitution, malgré la vulnérabilité de ces actrices.

Exposées, elles le sont, chaque soir sur les trottoirs de Dakar mais aussi dans les différents hôtels, bar et «maisons closes» ou elles opèrent, malheureusement avec des gens qui titillent le monde de la délinquance. Les médias sont aussi aux bancs des accusés, «formateurs des masses» selon Ndeya, 23 ans, dont 2 ans dans le milieu de la prostitution. Étudiante en droit à l'Université Cheikh Anta Diop, le jour, elle s'adonne au plus vieux métier la nuit. Ndoye bane* passe ses week end à nous dénigrer à travers son émission nocturne Thème de la semaine. Peut être, sans le vouloir, il crée un certain fantasme sur notre activité et contribue au «formatage» du jugement des masses sur nous. Les medias ont obligation, d'avoir de la mesure dans le choix des mots quand ils parlent de la prostitution. Nous sommes des femmes, des citoyennes et non des objets peste la juriste en herbe qui pour-

suit sur un autre registre Ici, à Diamaguene (Banlieue), il arrive que des personnes nous suivent de notre lieu de travail à notre domicile, pour après nous faire du chantage. Nous sommes obligées de donner de l'argent ou des faveurs sexuelles, pour ne pas être démasqué dans notre famille. La violence est là, mais le prix du silence est souvent plus accessible et présente moins de risques pour nous.

Cette violence morale et physique faites à ces femmes sénégalaises peut souvent provenir d'individus qui devaient pourtant être leurs «anges gardiens» comme nous raconte Mami, 32 ans, apostrophée dans un bar à Fass Mbao. Un soir, ici devant le bar, j'ai été agressé physiquement par un jeune gendarme, il m'a fait subir la décharge électrique de son taser, par ce que juste j'ai refusé ses avances. Je suis tombé sous les pommes, et je me suis blessé au cou dans la chute. À la brigade, ses collègues, m'ont convaincu de ne pas porté plainte et je me suis tue. Mami nous montre ses blessures et hématomes au cou, puis dans un dernier effort pour nous convaincre, elle défile des photos prises juste après l'agression sur son téléphone.

À l'absence de politique sécuritaire et d'association orientées à la protection de ces femmes, elles restent exposer aux violences, dans l'exercice du métier, qu'elles ont choisi.

Ainsi, pour se protéger des violences dans le milieu de la prostitution, la solidarité reste l'une des options les plus usées par ces filles de la nuit. Elles s'organisent, et chacune veille sur l'autre pour pouvoir en cas d'agression, rapidement intervenir et alerter les «anges de la nuit», ces veilleurs de nuit, gardiens, barmans, hôteliers et policiers qui leurs prêtent très souvent main forte et conseils depuis des années.

Par Ibrahima Diallo

**Doyna : ça suffit (en wolof)*

**Xésalisé : peau claire par effet de produits éclaircis-sants*

**Ndoye bane : célèbre animateur radio (RFM) spécialisé dans les faits divers.*

PORTRAIT

Yaye Fatou Diagne, Coordonnatrice du PROMISE

Un parcours exceptionnel qui sert de guide aux jeunes générations

La classe, l'élégance, la rigueur dans le travail, un cœur en or, c'est ce qui caractérise Yaye Fatou Diagne.

Battante devant l'éternel, madame Diagne ne s'attend pas à des privilèges en faisant de la politique, mais elle entend jouer son rôle de citoyenne en s'investissant socialement pour le bonheur des populations, surtout de sa localité où elle est devenue maire depuis les dernières élections locales.

«Vous ferez un bon psychologue», lui avait prédit, un jour, son professeur en psychologie sociale. Elle ne sait pas si elle était prédestinée à ce métier, mais Mme Diagne finira par en avoir la passion. Même si la médecine l'a toujours intéressée, Yaye Fatou a dû faire un Diplôme Universitaire et Technique (DUT) en marketing pour pouvoir prendre en charge ses jeunes frères et sœurs à la suite du rappel à Dieu de sa mère.

Pendant ses vacances qu'elle avait l'habitude de passer au Maroc, Yaye Fatou s'inscrit à l'École supérieure de Psychologie, en elle en sortit, six ans plus tard, avec son diplôme et un Mémoire libellé : «Gestion des maisons de retraite, dépression des personnes âgées».

Ambitieuse à souhait, pour un projet de clinique, elle suivit une formation en sage-femme d'Etat, en vue d'obtenir un diplôme médical. Son riche parcours de femme battante commença pour la fille de Daga Diakhaté, dans le département de Guinguinéo, où elle est originaire. Métisse certifiée, car Balante de par sa mère et sérère de par son père, l'actuelle coordonnatrice du Programme de Développement de la Microfinance Islamique (PROMISE) a fait ses études primaires à Ziguinchor à l'école Jean Kandé, puis au collège Sacré-Cœur

ou elle décrocha son Bfem, et enfin au lycée Djignabo jusqu'à l'obtention du Baccalauréat.

Charité bien ordonnée commençant par soi, la psychologue, pour aider les femmes de sa contrée à lutter contre l'exode rural, les mariages forcés, les grossesses précoces, décida d'ouvrir un préscolaire et un Collège d'Enseignement Moyen (CEM), afin que la jeunesse de cette localité puisse poursuivre leurs études. Pour œuvrer à l'amélioration de la condition de vie des femmes et pour une autosuffisance alimentaire, elle créa un GIE pour la commercialisation du sel.

L'idée de prendre en charge les questions sociales des populations commença à germer et à porter ses fruits. Ce projet démarre avec une grande population de ses compatriotes, surtout les femmes de sa contrée qui vouaient une grande admiration à leur sœur.

Son goût du partage n'étant donc un secret pour personne, car étant éduquée avec ces valeurs, il convient de dire que depuis le bas âge qu'elle en a été initiée. « 80% de mes revenus vont dans le social », révèle-t-elle un jour, en pleine activité de remise de dons et de matériels qu'elle avait initiée pour aider les femmes vulnérables et les indigents.

Disposant d'un background solide et révélant ses capacités managériales là où elle est passée, Yaye Fatou Diagne bénéficie d'un décret présidentiel, faisant désormais d'elle le Coordonnateur National du Programme de Développement de la Microfinance Islamique (PROMISE). Véritable acteur politique, elle en fait, certes, mais précise cependant qu'elle n'est pas dans la politique politicienne. Au contraire, armée d'un patriotisme



légendaire, elle se soucie beaucoup des aspects de la bonne gouvernance, en tout c'est ce qu'elle prône, surtout pour être en phase avec les directives du Président de la république, M. Macky Sall qui a toujours théorisé une gouvernance sobre, vertueuse et démocratique. Membre de l'Alliance pour la République, (APR) parti du chef de l'Etat, la politique et non «politicienne» croit à l'éducation pour tous, au droit au travail, au droit à la santé, au droit de circuler, au droit d'avoir un logement décent.

En dehors de son travail, la psychologie clinique de formation consacre son temps à son Programme pour développer la Microfinance Islamique au Sénégal, à la lecture, au cinéma, à la natation et au basket plus particulièrement. Sport qu'elle affectionne depuis sa tendre enfance et qui lui a valu beaucoup de satisfactions. La coupe Mme Elisabeth Diouf, le trophée Arc-en-ciel, la

coupe du Sénégal... font partie de son palmarès. La liste est loin d'être exhaustive.

L'ancienne ailière de la Sonacos et du Dakar Universitaire Club (DUC), avec son emploi du temps chargé, Mme Yaye Fatou Diagne trouve que c'est dans ses multiples casquettes et activités qu'elle trouve son épanouissement. Yaye Fatou est donc choisie pour figurer dans ce numéro d'Africa's Managements réservé aux femmes-leaders.

Et c'est tout heureux que les lecteurs vont apprécier sa riche carrière pleine d'enseignements pour les jeunes générations, surtout les filles qui ont besoin de repères pour bien partir à la conquête de notoriété, de connaissance, bref pour donner un sens à leur vie.

*Entretien réalisé par Youssoupha DIONGUE
Ibrahima DIALLO*

BURKINA

Cinéma & Violence

La douloureuse libération de la parole des femmes

Face aux harcèlements et aux agressions sexuelles, certaines actrices et réalisatrices du continent commencent à dénoncer une pratique longtemps entretenue par un silence humiliant...



Une cicatrice de onze centimètres fend la joue gauche d'Azata Soro. Défigurée à vie par un tesson de bouteille et la fureur d'un homme. « J'ai du mal à me regarder dans un miroir. Ça me rappelle à chaque fois cette histoire et, dès que je souris, je sens cette chose au visage », précise-t-elle.

Après plus de sept ans de silence, l'actrice burkinabée de 32 ans a finalement décidé de « tout dire » dans l'espoir que « les choses changent enfin ». Raconter les six années d'enfer qu'elle a vécues. Le « harcèlement téléphonique », les « menaces », le « chantage », puis son agression physique en 2017 sur un plateau de tournage.

« Ça a commencé en 2011 quand j'ai rencontré le réalisateur Tahirou Tasséré Ouédraogo. Il me har-

celait au téléphone tard la nuit pour que je passe chez lui, en menaçant de me virer si je ne venais pas. Il me proposait même de l'argent contre des rapports sexuels, commence Azata Soro, Un jour, alors que je jouais une scène en tenue légère, il s'est jeté sur moi devant l'équipe. »

Terrorisée, la jeune actrice ne dit rien. « On me conseillait de ne pas faire de bruit. C'est une personne très puissante dans le milieu, ça allait me retomber dessus », regrette-t-elle.

Jusqu'à ce jour du 30 septembre 2017, sur le tournage de la série Le Trône où elle travaille comme deuxième assistante à la réalisation. Une histoire de « faux raccords » dégénère. « Tahirou Tasséré Ouédraogo s'est mis à crier et à m'insulter. C'était

trop. J'ai démissionné lui demandant de ne plus me harceler. Il est rentré dans une colère monstre. Il m'a dit qu'il allait me tuer. Il m'a giflée, puis il a ramassé une bouteille en verre qu'il a cassée et m'a lacéré la joue avec », raconte-t-elle, les larmes aux yeux.

« La peur », « les intimidations »

Elle revoit les images de son sang couler sur le sol et s'entend encore crier d'appeler la police. « Il a répondu que personne ne pouvait rien contre lui. Il a renvoyé l'agent et a ordonné à l'équipe de ne pas m'approcher. Après quoi, ils ont nettoyé les flaques et ont continué le tournage comme si de rien n'était », précise l'actrice réalisatrice.

Sous couvert d'anonymat, une jeune comédienne témoigne à son tour de multiples cas d'attouchements sur deux tournages du producteur : « J'avais 13-14 ans. Tahirou me forçait à le masser dans sa chambre et il n'arrêtait pas de me toucher la poitrine. J'avais tellement peur de me retrouver seule avec lui. Je n'ose plus tourner avec des réalisateurs hommes maintenant par peur qu'ils abusent de moi. »

Les deux femmes sont traumatisées. « Le pire, c'est la honte, le sentiment de culpabilité. Je me disais que j'avais dû faire quelque chose de mal », confie Azata Soro, la seule à poursuivre le cinquantenaire en justice. Elle décide, malgré « la peur » et « les intimidations », de se battre. « Sa famille m'a même proposé dix millions de francs CFA [environ 15 000 euros] pour que je me taise », indique-t-elle.

Tahirou Tasséré Ouédraogo, qui est par ailleurs le frère du célèbre cinéaste burkinabé Idrissa Ouédraogo décédé le 18 février 2018, reconnaîtra les faits et sera condamné à dix-huit mois de prison avec sursis pour « coups et blessures volontaires » et au versement d'une indemnisation pour les frais de chirurgie. « Il refuse toujours de payer, il est intouchable. J'ai peur qu'il y ait d'autres victimes », s'inquiète Azata Soro, qui a quitté le Burkina Faso pour sa sécurité et des soins médicaux.

La comédienne assure avoir reçu de nouvelles menaces, depuis qu'elle s'est exprimée pour la première fois publiquement lors d'un colloque organisé par le Collectif des cinéastes non alignées, en

marge de la 26e édition du Fespaco, le Festival panafricain du cinéma et de la télévision de Ouagadougou, le 27 février 2019.

A ses côtés, plusieurs professionnelles du milieu avaient amorcé un mouvement inédit en révélant à leur tour avoir subi des violences sexuelles par des cinéastes africains. « Quand il y a eu la vague #metoo puis #balancetonporc, je n'étais pas prête à parler. Mais je me suis décidée à témoigner au Fespaco pour aider les femmes sur le continent. Il y a trop de prédateurs sexuels dans le cinéma, la peur doit changer de camp », martèle l'actrice française d'origine ivoirienne et sénégalaise Nadège Beausson-Diagne, qui a raconté avoir été harcelée et agressée lors de deux tournages en Afrique.

Face à la polémique, la chaîne TV5 Monde et la société de production Orange Studio ont mis fin à leur collaboration avec le cinéaste burkinabé. Questionné le 16 mai sur l'affaire par Le Monde Afrique, Tahirou Tasséré Ouédraogo nie tout en bloc : « Ce sont des enfantillages ! Je n'ai jamais touché ni agressé une femme dans ma vie. Sa cicatrice, elle l'a fabriquée avec de la viande de cheval. Je vais au Festival de Cannes. Pour moi, la vie continue », clame-t-il fièrement.

Humiliations

Trois mois après le lancement du mouvement #Mémepaspeur, les langues peinent à se délier dans le 7e art burkinabé, qui reste très masculin. « On a peur de parler parce que, si tu ouvres la bouche ici, non seulement tu n'obtiendras pas justice mais, en plus, on cherchera à te rayer du métier », confie une comédienne de 32 ans, qui préfère garder l'anonymat. « C'est un cercle fermé, tout le monde se connaît. Si tu as un problème avec un réalisateur, il prévient ses confrères. Nous sommes condamnés à nous taire si on veut réussir », s'attriste-t-elle, préférant encaisser les « réflexions sexistes » et « la drague lourde » sur les plateaux.

« Certaines sont tellement habituées qu'elles ne se rendent même pas compte que des gestes sont anormaux. Qu'on nous touche les fesses, c'est devenu une plaisanterie à la longue ? Et si tu ne ris pas, on t'accuse de ne pas être drôle ! », renchérit

une jeune monteuse, privilégiant désormais les tee-shirts longs et les pantalons pour travailler. Les humiliations, ce fut aussi le lot quotidien d'une autre réalisatrice, sur le tournage de son premier long-métrage, à 28 ans.

« Des hommes plus âgés me ridiculisaient devant toute l'équipe. On ne me respectait pas. Je pleurais tous les soirs », se souvient-elle. « Les femmes souffrent trop dans le métier. On leur fait croire qu'elles doivent passer au lit pour avoir un rôle. Tout le monde sait ce qu'il se passe, mais personne n'ose dénoncer », reconnaît Paul Kouliga Kabré, un technicien burkinabé qui a travaillé avec « les plus grands » en vingt-quatre ans de carrière.

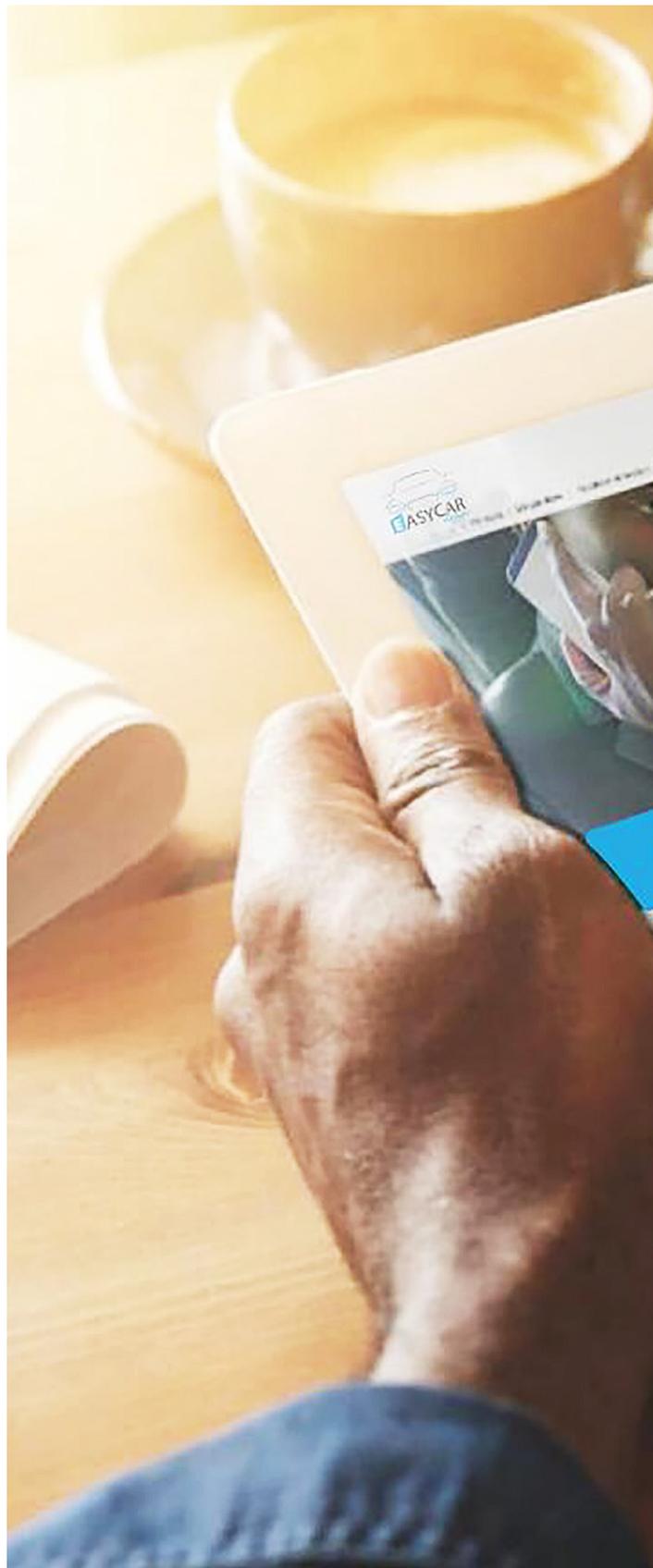
Une stigmatisation qui s'explique aussi par l'image de la « femme noire africaine » construite par l'Occident. « Elle est encore trop souvent représentée comme soumise ou hypersexualisée dans les films occidentaux. Ici, elle souffre aussi du poids de la tradition et du machisme toujours très présents. Les actrices sont généralement vues comme des filles aux mœurs légères. Changer les mentalités sera un travail de longue haleine », analyse l'anthropologue burkinabée Rosalie Edjou Kantiebo.

Depuis, un collectif « Même pas peur », initié par l'actrice française Nadège Beausson-Diagne et plusieurs autres personnalités médiatiques, a été lancé en mars et une « plate-forme en ligne d'aide aux victimes » devrait également être mise en place.

Mais, sur le terrain, le travail de libération de la parole se révèle toujours plus douloureux et difficile à mener. « Pour l'instant, il n'y a pas de mouvement ici. Les filles ont trop peur de s'exprimer. Je regrette que ce soit à chaque fois d'autres personnes, les Occidentaux ou la diaspora, qui prennent la parole à notre place. C'est à nous de parler en notre nom », regrette une comédienne burkinabée.

Alors Azata Soro, également membre du collectif, veut continuer le combat : « J'espère que mon histoire encouragera les autres à témoigner, même si ça prend du temps. D'ailleurs, plusieurs femmes m'ont déjà contactée », soutient celle qui est devenue le visage du difficile #metoo africain.

Avec Sophie Douce - Ibrahima Diallo





ENTRETIEN EXCLUSIF

Viviane Chidid, chanteuse

Une voix qui porte la femme

Elle est l'idole, la référence de millions de jeunes filles. De Mbour à Bamako, en passant par Paris, Banjul, Nouakchott, Bissau, Conacry et Dakar, la capitale sénégalaise, Viviane Chidid, fascine et attire toujours les foules...

Engagée pour la cause de la femme africaine, la Reine du Djolof band porte de multiples combats en faveur de la femme. En musique! Une belle rencontre dans cet entretien exclusif, qu'elle nous a accordé pour ce numéro spécial AM, consacré à la femme.



AM- Comment on peut présenter aujourd'hui Viviane Chidid ?

Viviane! Viviane est une sénégalaise née à Mbour dans les années 70 (Rires)... passionnée de musique. J'ai commencé à chanter toute petite. On me racontait que mon papa me portait et je ne faisais que chantonner.

Etant élève, je ne faisais que chanter. Une fois, il est arrivé qu'on me porte en gloire chez moi, avec une foule scandant mon nom «Viviane! Viviane!». C'est ce jour que mon père a compris que j'étais faite pour cela.

Le lendemain, on a parlé de moi dans le journal, mon père était fier et il réveillait ce jour-là en me criant: «Lève toi! Lève toi! Tu es dans le journal!».

La famille était contente et fière. Tout est parti de là. Après, je me suis retrouvée à faire de la variété ça et là jusqu'à ma rencontre avec Mbacké Dioum (que je ne cesserai de remercier) qui m'a amené chez Youssou Ndour pour devenir choriste.

Au Super Etoile, on m'a accueilli les bras grandement ouverts et j'y énormément appris, jusqu'à ma carrière solo que j'ai entamée en 2000 avec mon premier album «Entre Nous». Voilà en gros Viviane.

AM - On ne voit que de succès à la télévision. Peut-on savoir, quelle a été votre plus grande déception dans votre carrière ?

(Silence) Ma plus grande déception au début de ma carrière a été ce qui m'a fait le plus mal: le décès de mon père! Jamais n'oublierai ce choc. Et je ne l'ai su qu'après un mois où j'étais dans le coma. On a eu un terrible accident. Papa conduisait. J'étais à ses côtés et ma soeur Marie était derrière.

Ma plus grande déception, la voilà. J'ai toujours ce souvenir en moi. Le jour de l'accident, Papa était si joyeux. Il s'amusait avec nous; l'ambiance était bonne à la maison et personne ne pouvait imaginer que cette nuit là, en rentrant de soirée, la mort de Papa Philippe allait arriver (elle est triste - les larmes - Elle respire et reprend). Ce qui s'est passé, Marie, ma grande soeur me l'a raconté bien après.

En effet, je suis resté un mois dans le coma. Je ne me suis rappelé comment est arrivé l'accident. déjà, dans la voiture je dormais et Papa était au volant. Ma mère avait déjà trop mal d'avoir perdu Papa et moi j'étais dans un cas critique. Tout le monde se disait que c'était fini pour moi. J'ai vécu des moments très difficiles. que je n'oublierai jamais. J'ai eu des parents qui étaient trop bien. On a perdu Papa comme ça. Maman aussi, il n'y a pas longtemps. Paix à leur âme. Mais, on est des croyants - «Hamdulillah».

AM - Sur une note plus joyeuse. Ou Viviane trouve son inspiration ?

Viviane Chidid - Mon inspiration a toujours été libre. Mais, il peut arriver que je m'inspire de la musique américaine. Je pense à Withney Youston, à Areta Frankin, à Bob Marley et tant d'autres. J'ai grand avec un papa qui écoutait tout de la musique mondiale. J'avoue que cel a beaucoup contribué à mon ouverture aussi et à ma capacité à pouvoir presque tout interpréter. J'avoue.

AM - Viviane, c'est plus de 20 ans de musique, avec des millions de fan's. Quel bilan faites vous cette belle carrière ?

Viviane Chidid - Ma carrière a démarré depuis toute petite (Rires). Mais, plus sérieusement, lorsque j'ai rencontré Youssou Ndour, qui,

aujourd'hui, est ma seule référence. Je loue son sens du travail, son professionnalisme. Il m'a beaucoup appris. En terme de bilan, je dirais qu'au-delà de mon expérience avec Youssou, ma carrière solo est à une vingtaine d'années. J'en suis si satisfait. Oui. J'ai parcouru le monde entier avec mon groupe, le Jolof Band.

Nous avons rencontré en particulier nos compatriotes sénégalais, partout où ils sont et nous travaillons toujours à leur faire plaisir; mais, aussi, à aller à la quête du public international qui a besoin de découvrir ce que nous proposons. Je remercie mes musiciens, au passage; il y en a qui étaient là au début, d'autres sont venus, on forme une famille et je suis leur «Maman» (Rires). Bilan satisfaisant sur 20 ans, en solo.



AM - Viviane, c'est aussi un engagement pour la femme. On vous a vu porter des combats contre les mariages forcés et aussi contre les violences faites aux femmes. Qu'est-ce qui motive cet engagement ?

Là, vous venez de toucher ce qui me fait encore très mal. Oui.

Les questions qui touchent aux femmes ne laissent pas insensible. Je ressens cela très fortement, comme toute femme normale. J'ai vécu des moments de difficultés aussi dans mon ménage. Mais, pas pour autant, que je pense avoir vécu plus que d'autres dames. D'autres endurent ont vécu pire et en endurent encore, et encore. Je crois qu'en ce mois de la femme, il est encore plus que temps, qu'on parle aux hommes, qu'on leur dise que nous sommes plus que leurs épouses; nous sommes leurs mères et leurs soeurs.

Nos rapports doivent être que d'amour sincère et pure. Il faut que ces agressions si violentes, jusqu'aux meurtres inimaginables, cessent enfin, afin qu'on puisse vivre dans un monde vraiment plus civilisé. Je suis révoltée quand j'en parle. J'ai mal pour toutes les femmes victimes partout. Pour résoudre le problème, je crois qu'il faut davantage de femmes leaders et chefs d'Etat dans le monde.

AM - Vous venez de sortir votre dernier album. Pouvez-vous y revenir ? influences et nouveaux ?

Viviane Chidid - Oui. La production que je viens de finir s'appelle «BENEN LEVEL» (pour dire une autre dimension plus élevée encore, par rapport à mon évolution musicale). C'est un album composé d'une dizaine de titres, avec des faits de société et de vécu des femmes dans leur ménage, justement, toujours pour parler d'elles, entre autres sujets liés à la jeunesse africaine et celle du monde, etc. J'ai travaillé avec une direction artistique assez ouverte sur le reste du monde.

Akathié, un ami et parent, de la Côte d'Ivoire, excellent musicien,, a travaillé plusieurs mois, durant, à imaginer et créer, pour composer ce régala de musique; Avec le grand Prince Ibrahima Ndour (que j'ai eu le plaisir de retrouver, il fut un grand membre du Jolof Band, à nos débuts), qui y a apporté sa touche avec le morceau «Déranger».



Ibrahim, qui avec sa structure Touch Entertainment, gère la distribution dudit produit...

On l'a sorti le 08 février dernier, avec un grand lancement à Dakar, au Sea Plaza. Le public sénégalais a trop aimé. Et c'était l'essentiel, en attendant, de faire la promotion au niveau international. Sur toutes les plate-formes, le produit y est.

AM - Qu'est-ce qui fait la beauté de Viviane ? Le secret de sa jeunesse?

Le secret de ma beauté, Il n'y en a pas. Non. Dieu Le Tout Puissant m'a créée ainsi. C'est juste cela. Mais, vous savez, la beauté 'est pas continue, encore moins éternelle. Les belles femmes du Paradis sont éternelles, par contre. On prie Dieu d'en faire partie. C'est cela qui est beau (Rires).

Ce qui me permet de tenir encore, c'est que je suis avec le temps, je fonctionne avec mes deux enfants, partagent avec eux mes meilleurs moments, avec les amis, la famille, voilà. Le partage est le fruit de ma beauté (Rire).

AM - Un dernier mot pour les femmes...

Un dernier mot aux femmes. Je dirais à mes soeurs de rester fortes et tenaces. Je leur dirais de travailler et beaucoup travailler, en vue d'être sincèrement indépendantes. Ainsi, notre dignité sera toujours préservée et sauve.

Par Ibrahima Diallo



Préinscription
100% Garantie

ETUDIER À
L'ÉTRANGER
EN TOUTE
SIMPLICITÉ



NOS SERVICES

- I • Services de conseils et d'orientations en études supérieures à l'étranger
- II • Services d'accès aux bourses et programmes de Leadership
- III • Services d'aides aux stages et à l'immersion linguistique à l'étranger
- IV • Services d'assistances aux visas
- V • Services d'accompagnement jusqu'à l'installation à l'étranger

QUI SOMMES NOUS ?

Council of International Services (CIS) est une firme de conseil en études à l'étranger. Notre vocation est d'aider les étudiants à concrétiser leurs projets. Nos conseillers ont eux-mêmes tous étudié à l'étranger et sont formés pour vous aider à faire le bon choix. Leur rôle est de vous coacher dans toutes vos démarches, depuis l'orientation initiale, en passant par l'élaboration de votre dossier jusqu'à l'installation sur place.

Appelez au +221 33 865 97 39
Mob : +221 77 853 50 50
Mob : +221 77 563 37 35
Résidence Baobab, Lot 23
Cité Keur Guorgui
Dakar / Sénégal

SUIVEZ NOUS SUR

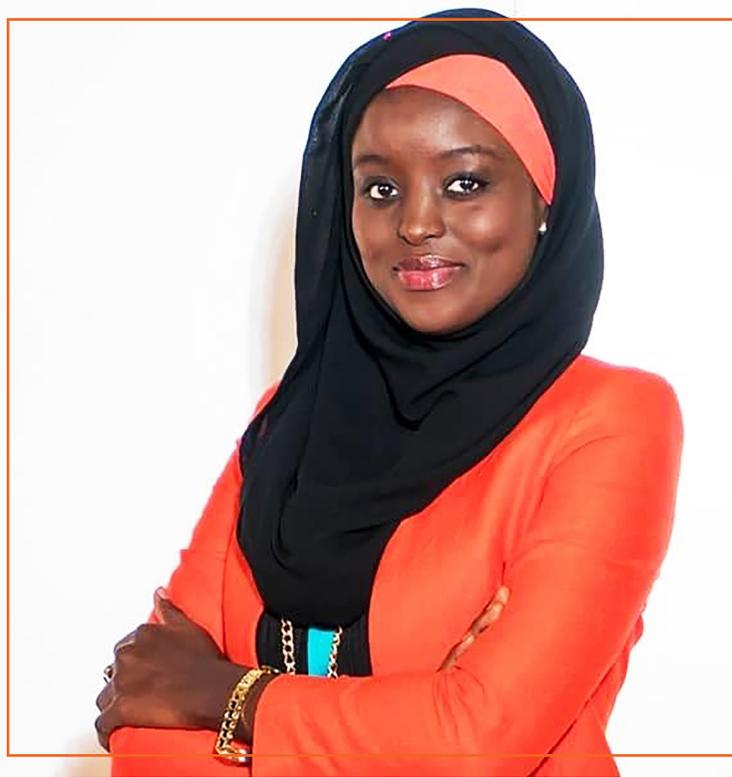


mail : contact@cissn.org - www.cissn.org

PORTRAIT

Sokhna Laye DIOP

Une soldat-Leader pour la cause des femmes



Si certains pensent toujours que la place des femmes c'est les travaux domestiques, il est temps de renoncer, car, au Sénégal, il y a une frange de femme qui pense que la cause des femmes n'est pas encore perdue. Vous savez pourquoi ? Parce que depuis quelques temps, des femmes partout dans le monde et ici au Sénégal, ont fait le choix de dédier leur vie à l'émancipation des femmes. C'est le cas de Sokhna Laye Diop.

Née et a grandi à Dakar, Sokhna Laye Diop a toujours été une enfant curieuse, active et qui s'impliquait dans toutes les bonnes sauces. Malgré qu'elle soit à l'âge de la fleur, cette femme n'est pas une adepte de la mode ni une narcissiste sur sa beauté.

En braquant nos yeux sur sa figure, on voit une femme simpliste assortie d'un teint noir et naturel. Ces yeux illuminant son visage, laissent afficher une beauté diabolique surtout quand ils (les

yeux) se mélangent avec son petit sourire. Elle n'est pas cette fille qui se croit être Rihanna. Ses ambitions dépassent ce cercle de filles qui veulent devenir une star. En dehors de sa beauté, cette nymphe est noble et honorable, amicale et sage, séduisante et elle a du caractère.

Dès son enfance, sa personnalité, ses convictions et ses motivations indiquaient déjà qu'elle avait une fibre philanthropique et une fibre entrepreneuriale.

Très perspicace à l'orée, elle présente d'une intelligence hors commun. Sa curiosité la pousse à traverser la frontière à la recherche des diplômés. Elle a pu décrocher la lune avec son DFCGAI de l'IAE Bordeaux en poche et son DESCAF de l'École Supérieure Polytechnique de Dakar. Diplômés en poche, elle assure les fonctions d'auditrice pendant plus de quatre ans avant de se positionner comme Senior Consultante dans un prestigieux cabinet d'audit et de conseil.

Depuis son Cabinet, elle observe minutieusement et essaie tant bien que mal à comprendre les vrais problèmes qui freinent l'émancipation des femmes, le développement du pays et l'éducation des enfants. C'est à ce moment-là que l'idée de fonder une association prend racine.

Un leader confirmé qui veut améliorer les conditions humaines et inviter à la jeunesse africaine à contribuer pour le développement des Pays. Dans cette mouvance, elle affirme: « Je me suis rendue compte que les femmes ne détiennent pas les bonnes informations concernant les opportunités et les financements et qu'il y'avait beaucoup à faire sur le plan de la formation des femmes et l'éducation des enfants et surtout des jeunes filles ».

Ce n'est donc qu'en Mai 2018 que la jeune femme, âgée d'une vingtaine et quelques années, a lancé l'Association Action For Change. Ce réseau oeuvre pour l'autonomisation des femmes, l'éducation des enfants et la promotion du volontariat et de l'engagement civique.

Volontairement, Sokhna contribue avec son équipe, à l'autonomisation des femmes en général et en particulier celles issues de milieux défavorisés au travers de la création des opportunités économiques et sociales et le renforcement des capacités. A travers son programme « Aar suniuy Jaambar », elle offre également la possibilité de suivre gratuitement des cours d'Aikido. Ce programme, exclusivement dédié aux femmes et aux filles, vient à point nommé dans le cadre de la lutte contre les violences faites aux femmes et confirme l'engagement de Sokhna auprès des structures et mouvements qui luttent contre les violences faites aux femmes.

Depuis ce moment sûrement important pour le jeune leader que Sokhna Laye Diop a pris réellement conscience de son intérêt pour l'autonomisation des Femmes et le développement de l'Afrique.

Elle ne cesse d'accompagner les programmes permettant à des jeunes filles de considérer le Réseau comme étant un levier de connexion entre les individus, de développement et d'estime de soi.

Le Combat de Sokhna Laye Diop peut s'expliquer également par le fait que

nous avons de l'influence dans l'éducation des filles et nous devons aussi continuer à outiller les jeunes femmes pour les aider à concrétiser leurs projets. Let's go Girls !

Prenant en exemple la célèbre présentatrice Tv et militante afro-américaine Oprah Winfrey qu'elle suit régulièrement Sokhna Laye DIOP épouse aisément ses recommandations: « Tout ce que je fais est l'expression de mes pensées et de ma créativité. C'est ce qui me nourrit, me permet de contribuer et surtout de garder en tête pourquoi je le fais » dixit Oprah.

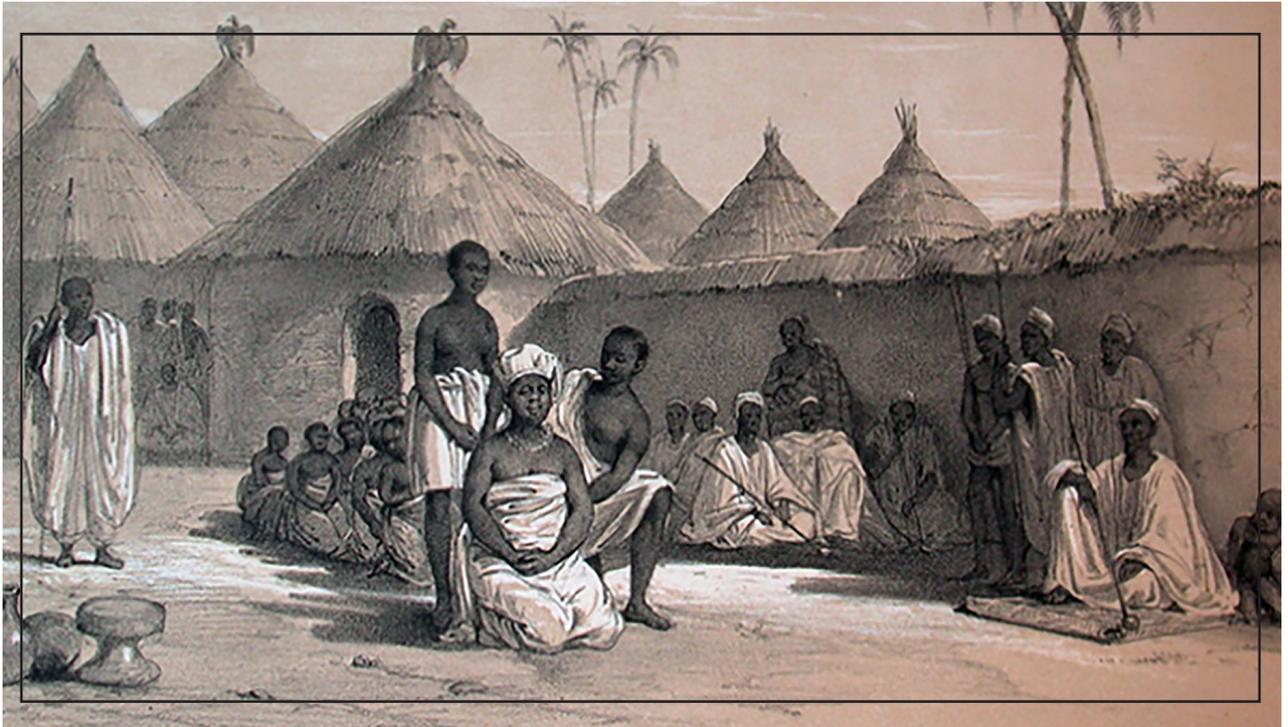
Entretien réalisé par Moustapha CISSE



HISTOIRE

La Tragédie de «Talaataay NDER», 200 ans déjà

Voilà un fait particulièrement tragique resté longtemps dans la mémoire des Sénégalais. L'histoire des femmes de Nder qui, un mardi du mois de novembre 1819, se sacrifièrent collectivement pour ne pas tomber entre les mains d'esclavagistes maures. (Reines d'Afrique et Héroïnes de la diaspora noire de Sylvia Serbin - Editions Sépia)



A cette époque, le Walo constituait une province prospère située à l'embouchure du fleuve Sénégal. Ses habitants, de paisibles cultivateurs, vivaient du commerce avec les caravaniers du commerce transsaharien et avec les gens de Saint-Louis, première capitale coloniale du Sénégal, où ils écoulaient leurs denrées agricoles. Le fleuve séparait le Walo de la Mauritanie où était notamment établie la tribu des Trarzas.

D'eux, on ne savait jamais à l'avance s'ils débarqueraient en clients pour échanger des marchandises ou en ennemis pour se ravitailler en captifs. Toujours est-il que depuis l'installation des troupes françaises à Saint-Louis, les Maures

ne cessaient d'accentuer leur pression contre le Walo, qu'ils voulaient faire passer sous leur contrôle, afin d'empêcher la région de tomber sous domination européenne.

Cette année là, une longue période d'accalmie avait succédé aux violents affrontements dont les guerriers maures et leurs alliés Toucouleurs étaient une fois de plus sortis vainqueurs. On était au début de la saison sèche et Nder vivait un peu au ralenti. Le Brack (le Roi) était à Saint-Louis pour se faire soigner d'une mauvaise blessure reçue lors de la bataille de Ntaggar contre les Maures justement.

Comme à l'accoutumée, les dignitaires du royaume étaient du voyage et une bonne partie de la cavalerie les accompagnait.

Ce mardi comme les autres jours, les hommes avaient rejoint les champs dès l'aube, la daba (houe traditionnelle) sur l'épaule. D'autres s'étaient rendus à la chasse, tandis qu'un troisième groupe avait pris la direction du fleuve où étaient amarrés leurs barques de pêcheurs. Seuls quelques ceddos (soldats) étaient restés en garnison, et s'occupaient à astiquer nonchalamment leurs grands fusils de traite.

Dans le village aux cases rondes livré aux femmes, aux enfants et aux vieillards, régnait l'animation du quotidien. Les coups de pilon, en une ronde saccadée, redoublaient d'ardeur à moudre le mil. Les femmes, vaquant à leurs occupations, s'interpellaient à l'intérieur des concessions. D'autres s'affairaient à l'entour des greniers où étaient entreposées les dernières récoltes. Quelques-unes enfin bavardaient tranquillement sur la place du village, tandis que les jeunes enfants se poursuivaient bruyamment autour de l'arbre à palabres où, le soir venu, les anciens avaient coutume de dérouler les histoires du passé.

Soudain un cri d'effroi troubla la quiétude du lieu. En un instant, les rires se figèrent, les pilons tombèrent, les concessions se vidèrent. Tous les regards convergèrent vers la femme qui venait de franchir en trombe l'entrée du tata, ce mur d'enceinte en branchages et terre glaise, censé protéger les villages en cas d'offensive.

La main agrippée à une calebasse ruisselant d'eau bien que vidée de son contenu, la femme haletait, terrorisée : « Les Maures ! Les Maures sont là ! Ils arrivent ! J'étais au bord du lac de Guiers et je les ai vus à travers les roseaux. Une armée de Maures ! Ils ont avec eux une troupe de Toucouleurs conduits par le chef Amar Ould Mokhtar ! Ils s'apprentent à traverser le fleuve et viennent vers notre village ! »

Toutes les femmes crièrent en même temps. Elles savaient quel sort les attendait... Les Maures avaient repris leurs razzias dans le Walo pour s'approvisionner parmi les autochtones.

Un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfants seraient arrachés à leurs familles pour être vendus comme esclaves aux riches familles d'Afrique du Nord. Cela avait toujours été ainsi et Nder y avait perdu bien des fils et des filles.

Pendant ce temps, à quelques kilomètres de là, postés sur l'autre rive du fleuve, les cavaliers enturbannés venus du désert s'apprétaient à lancer leurs chevaux à l'assaut du village. Les femmes décidèrent aussitôt d'organiser la résistance avec les soldats demeurés sur place.

A la hâte, elles expédièrent les enfants dans les champs avoisinants sous la conduite de leurs aînés, afin qu'ils se cachent dans les hautes tiges de mil. Puis elles se précipitèrent dans leurs cases pour en ressortir vêtues de boubous et de pantalons bouffants, qui d'un époux, qui d'un père, qui d'un frère ; les cheveux dissimulés sous des bonnets d'homme. Elles s'étaient munies de tout ce qui pouvait servir à leur défense : coupe-coupe, lances, gourdins et même de vrais fusils qu'elles s'apprétaient à manier pour la première fois.

Amazones d'un jour, ces femmes se battirent avec l'énergie du désespoir. Servantes, paysannes, aristocrates, jeunes, vieilles, elles s'engagèrent, animées de leur seul courage, dans la terrible confrontation avec l'ennemi. Dans leurs chants de célébration à la mémoire de ces femmes d'exception, les griots, illustrateurs des pages de l'histoire africaine, assurent que ce jour là, elles tuèrent plus de trois cents Maures. Le combat était cependant inégal. Les ceddos furent rapidement exterminés. Des rigoles de sang bouillonnant s'épandaient en une boue rougeâtre sur le sol de terre battue. Ça et là gisaient pêle-mêle des cadavres et des blessés agonisants.

Face à la farouche détermination des survivantes qui, bien que désarmées, étaient supérieures en nombre à la colonne ennemie, le chef Amar Ould Mokhtar lança à ses troupes l'ordre de dispersion. Les cavaliers du désert rangèrent leurs sabres effilés, prirent leurs blessés en croupe et retraversèrent le lac. Vexé d'avoir été tenu en échec par de simples femmes, le chef maure savait cependant qu'elles ne pourraient résister longtemps malgré leur bravoure.

Ne voulant pas risquer d'abîmer la « marchandise », il comptait revenir un peu plus tard, afin de les prendre vivantes pour en tirer un meilleur prix sur les marchés d'esclaves.

Les femmes du Walo se sentirent perdues...

A bout de forces, elles ne pouvaient soutenir une seconde attaque. Les hommes avaient tous péri et le messager qui s'était précipité à la recherche de secours, arriverait sûrement trop tard. Tout espoir était vain.

Femmes de Nder ! Dignes filles du walo ! Redressez-vous et renouez vos pagnes !



C'est alors qu'une voix s'éleva au-dessus des clameurs, des lamentations et des hurlements de douleur. C'était Mbarka Dia, la confidente de la linguère (reine) Faty Yamar. Elle seule savait se faire obéir des courtisanes énergiques et autoritaires qui entouraient la reine.

Prenant appui contre l'arbre à palabres, parce qu'elle-même avait été blessée, elle se mit à haranguer ses compagnes :

« Femmes de Nder ! Dignes filles du Walo ! Redressez-vous et renouez vos pagnes ! Préparons-nous à mourir ! Femmes de Nder, devons nous toujours reculer devant les envahisseurs ? Nos hommes sont loin, ils n'entendent pas nos cris. Nos enfants sont en sûreté. Allah le tout puissant saura les préserver. Mais nous, pauvres femmes, que pouvons-nous contre ces ennemis sans pitié qui ne tarderont pas à reprendre l'attaque ? »

« Où pourrions-nous nous cacher sans qu'ils nous découvrent ? Nous serons capturées comme le furent nos mères et nos grands-mères avant nous. Nous serons traînées de l'autre côté du fleuve et vendues comme esclaves. Est-ce là un sort digne de nous ? »

Les pleurs s'arrêtèrent, les plaintes se firent plus sourdes... « Répondez ! Mais répondez donc au lieu de rester là à gémir ! Qu'avez-vous donc dans les veines ? Du sang ou de l'eau de marigot ? Préférez-vous qu'on dise plus tard à nos petits enfants et à leur descendance : Vos grands-mères ont quitté le village comme captives ? Ou bien : Vos aïeules ont été braves jusqu'à la mort ! »

La mort ! A ce mot, fusa une sourde exclamation. « La mort ! Que dis-tu Mbarka Dia ? » « Oui mes sœurs. Nous devons mourir en femmes libres, et non vivre en esclaves. Que celles qui sont d'accord me suivent dans la grande case du conseil des Sages. Nous y entrerons toutes et nous y mettrons le feu... C'est la fumée de nos cendres qui accueillera nos ennemis. Debout mes sœurs ! Puisqu'il n'y a d'autre issue, mourrons en dignes femmes du Walo ! »...

Le soleil était maintenant haut dans le ciel. Un silence angoissant s'abattit sur le village. Muettes de désespoir, les femmes s'avancèrent lentement vers la vaste case qui s'élevait, imposante, au milieu du village. Pas une n'avait osé s'opposer à Mbarka Dia, de crainte que l'écho de leur courdisse ne rejaillisse sur leur descendance. Une dernière fois elles contemplèrent le décor familial de leur quotidien, laissèrent traîner leurs regards embués de larmes sur les volailles affolées, les greniers pillés, les pilons abandonnés sur le sol, les marmites renversées, les cases éventrées et tous ces cadavres de proches qui commençaient à gonfler sous l'effet de la chaleur...

Alors elles s'entassèrent dans la case principale. Quelques jeunes mères qui n'avaient pas voulu se séparer de leurs nouveau-nés, les serraient contre leurs seins, à les étouffer. La dernière à pénétrer dans la pièce était enceinte et près de son terme. Mbarka Dia ferma la porte. D'un geste précis, elle enflamma une torche et sans même un tremblement, la lança contre l'une des façades de bran-



chages. Aussitôt jaillit un immense brasier. A l'intérieur de la case, les femmes enlacées, serrées les unes contre les autres, entonnèrent, comme pour se donner un dernier sursaut de courage, des berceuses et de vieux refrains qui depuis leur enfance avaient rythmé leurs activités.

Les chants commencèrent à faiblir... aussitôt remplacés par de violentes quintes de toux. C'est alors que la future mère, guidée par son instinct de survie, poussa violemment la porte d'un coup de pied et, happant une goulée d'air, se précipita à l'extérieur où elle s'évanouit sur la terre battue. Celles qui vivaient encore ne bougèrent pas. Quelques-unes eurent le temps de murmurer : « Qu'on la laisse. Elle témoignera de notre histoire et le dira à nos enfants qui le raconteront à leurs fils pour la postérité. » Celles qui n'avaient pas encore été asphyxiées continuaient à chercher dans leurs chants de supplique, le courage de rester dans ce cercueil incandescent. Et les voix s'éteignirent peu à peu... Tout à coup, un effroyable craquement domina le crépitement des flammes. La charpente du toit venait de s'affaisser sur les corps. C'est un silence de mort qui accueillit les hommes arrivés trop tard au secours du village. Toutes les femmes de Nder avaient péri. Sauf une.

Les anciens affirment qu'à ce moment là, de gros nuages noirs voilèrent le ciel et tout devint obscur. Comme pour cacher la douleur de ces pères, de ces fils et de ces époux, anéantis par un désespoir que ni leurs cris, ni leurs larmes ni même le temps, ne sauraient apaiser. A partir de ce jour et pendant très longtemps, s'instaura dans le village de Nder un rite connu sous le nom de « Talata Nder », pour honorer la mémoire de ces héroïnes. Chaque année, un mardi du mois de novembre, aucune activité ne venait troubler cette journée de souvenir. Et pendant de longues heures, hommes et femmes, jeunes et vieux, restaient enfermés à l'intérieur de leurs concessions pour prier et rendre hommage au sacrifice des femmes de Nder.

ENTRETIEN

Gueda DIOP, Présidente de la Fondation FRDE

Une ambassadrice de l'ESEA

Une fois n'est pas coutume, honneur aux dames. Un autre portrait dédié la au «mois» de la femme vous a déniché une jeune fille étudiante très engagée dans ses combats estudiantins. Dans l'entretien qu'elle nous a accordé, Mlle Gueda DIOP décline avec fierté son rêve : voir se concrétiser tous les projets visés par sa fondation FRDE. Étudiante à l'ESEA, elle pense avec l'appui de sa fondation et des partenaires donner une nouvelle image à son école.



AM - Qui est Gueda Diop ?

Je me nomme Gueda Diop (rire). J'ai 24 ans, et je suis étudiante en troisième année de spécialisation en développement communautaire. Je suis la Présidente depuis 3 ans, de la Fondation FRDE.

Je suis issue d'une famille peulh, modeste à Guédiawaye (Dakar). j'y ai fait toutes mes études jusqu'à obtenir mon bac au lycée Limamou Laye.

AM - On vous voit dégourdie, toujours à la recherche du meilleur. Qu'est-ce ce qui motive Gueda?

La seule motivation de ma vie, c'est mon papa qui n'a jamais fait d'études mais qui a su me pousser aussi loin que possible dans ma quête du savoir. Outre mon père, j'ai une source d'inspiration : mon oncle, un diplômé de l'ENA. Il est l'actuel directeur des impôts.

AM- Pouvez-vous revenir sur votre Parcours ?

Après mon bac en série S2, on m'avait orienté à la FASEG. Mais j'ai constaté que le contenu était généraliste selon moi. C'est en ce moment que j'ai décidé de faire le concours de l'Ecole Supérieure d'Economie Appliquée (ESEA ex-ENEA) en 2016.

Par la grâce de Dieu je l'ai réussi et admise au département de développement communautaire et formation. C'est là que commence ma vie universitaire dynamique dans mon parcours.

Durant les deux ans passé à l'ESEA où on allie théorie et pratique, j'ai découvert le monde rural qui était nouveau pour moi et ces expériences m'ont rendu mature dans mes actions.

D'ans un premier temps je me suis investi à venir en aide au populations. Puis, je me suis engagée à apporter un changement à ESEA.

Malgré que c'est une école prestigieuse qui offre un contenu de formation exceptionnelle. L'école était et reste toujours dans un état désastreux avec un campus social délabré. C'est tout ça que je veux changer.

C'est en 2018 que j'ai créée la Fondation pour le Rayonnement Durable de l'ESEA (FRDE) avec mes aînés de la troisième et quatrième année. Facilement, j'ai pu les mettre dans le bain de mon projet pour donner un nouveau visage au bébé de feu Mamadou Dia qui, à son époque avait créé l'ENEA comme étant une cellule qui pouvait assurer véritablement cette dynamique de développement.

Mon projet FRDE avait comme but de plaider pour l'ESEA, dénoncer l'état avancé de délabrement de l'école pour que les autorités puissent réagir. Face à ces nombreuses actions entreprises par mes camarades étudiants et moi, nous avons pu apporter quelque chose de nouveau dans la vie de cette institution.

J'en profite pour remercier le directeur du Coud, Abdoulaye Sow qui à travers nos plaidoyers a pris en charge la réfection de la dalle qui s'était effondré à cause d'un incendie mais aussi de reconstruire de nouveaux bâtiments et de les moderniser. Il a juste tenu sa promesse de réhabili-

ter le campus social de fond en comble et depuis quelques temps l'établissement est en total chantier. Espérons que d'ici deux ans ce problème sera résolu sous toutes ses formes et ce, grâce à la FRDE.

AM- Qu'est ce qui vous le plus marqué dans votre passage à l'ESEA ?

L'expérience que j'ai vécu dans cet établissement est juste inoubliable, j'y ai vécu beaucoup de sensations. J'ai connu la détresse et la gloire. J'ai connu les critiques et les félicitations mais au fond de moi je savais que j'ai accompli quelque chose dans cette école.

AM - Quels conseils donnez-vous aux femmes?

J'ai beaucoup à partager après trois bonnes années à l'ESEA. Les défis sont énormes et la réalité est là.

Il faut toujours une génération prête à réagir. Et cette génération FRDE l'a créé, puisque que c'est l'ensemble de ses étudiants et sortants et qui deviennent ambassadeurs et essaient par tous les moyens de le rendre utile à la communauté. Et c'est ça l'idéologie et la philosophie de FRDE. Un modèle à copier!

AM- Un mot pour votre Institut.

Je suis convaincue que l'ESEA fait parti des patrimoines de par la qualité de ses formations. La preuve, que ça soit dans les programmes nationaux de développement, chez les ONG, dans le secteur privé et dans la fonction publique vous trouverez forcément des sortants de l'ESEA qui sont dans des secteurs très stratégique.

Pour dire qu'un étudiant de l'ESEA est tout de suite opérationnel après l'obtention de son sésame.

L'ESEA doit être prise en considération car au Sénégal c'est la seule école qui forme des agents capables de porter le développement de notre cher pays. Nous pouvons avoir mieux, car nous méritons mieux !

Par Ousmane T. Noreyni

ENTRETIEN

Seynabou SARR, La «Super Lady» de la Gambie «Je plaide pour l'indépendance des femmes»

Femme d'affaire ayant gravi tous les échelons du business en Gambie, la très discrète Mme Seynabou Sarr DIOP, nous a ouvert, pour une première fois, ses bureaux, pour mettre en exergue quelques aspects enrichissants de son parcours afin d'offrir à la jeune génération un exemple de courage et de persévérance au féminin.

De la passion pour l'informatique à la banque, en passant par l'OMC et la FAO, la «dame de fer» de la Gambie nous raconte un vécu riche inspirant...



AM - Madame Diop, veuillez vous présenter à nos lecteurs et nous relater brièvement de votre parcours.

Je m'appelle Madame Diop Seynabou Sarr, épouse de Mr Abdoulaye Diop, Ministre de la Culture et de la Communication du Sénégal . Je suis née et j'ai grandi en Gambie. J'y ai fait tout mon cursus scolaire. Lorsque, j'ai fini mes études, je cherchais encore dans quel domaine je devais me spécialiser.

Ma mère (paix à son âme) qui était mon amie et ma conseillère voulait que je fasse la comptabilité, mais moi, je voulais faire l'informatique . C'était ma passion. Ici en Gambie, il n'y a pas de femme dans le domaine de l'informatique.

Quand j'ai fini ma formation, j'ai commencé à faire des stages d'abord dans une société qui s'appelle HTC Ingénierie. On faisait de l'informatique et j'étais la seule femme là-bas. On gérait la communication de certains ministres. J'ai suivi une autre formation, toujours en informatique dans une école qui s'appelait "International business collège». Après une année, je suis partie à Londres (Angleterre) pour renforcer mes études toujours dans le domaine de l'informatique. Et lorsque j'ai fini , je ne voulais pas rester pour travailler là-bas, donc j'ai préféré rentrer pour servir mon pays, la Gambie.

À Banjul, j'ai commencé dans une société où j'étais la seule femme (rires). Dans cette entreprise, on fabriquait les cartes d'identité nationales pour la Gambie. Il y'avait un grand homme du nom de Dramane (que la terre lui soit légère) qui m'a beaucoup aidé. C'était un vrai patriote.

Après quelques années, j'ai voulu essayer autre chose. Vous savez, je suis une personne très déterminée. Ceux qui me connaissent le savent bien. Quand je veux quelque chose, je fais tout pour l'obtenir.

J'ai intégré plus tard une banque (Zenith bank) et c'était pas du tout facile. Il fallait travailler très dur pour gagner des marchés, car la concurrence était rude.

Conscient de mes capacités, le Directeur de la banque refusa que je fus cantonnée au poste d'informaticienne.

Il me demanda de diriger l'équipe et par la grâce de Dieu, nous avons pu atteindre nos objectifs. On avait gagné beaucoup de marchés et j'avais aussi en charge les gros comptes de la banque (Ambassades, gouvernement et sociétés nationales)

C'est dans ce contexte que le projet ITC (International trader center) basé à Genève (Suisse) est venu en Gambie pour faire une étude sur les problèmes du pays en y apportant leurs aides.

On sait tous qu'en Afrique, les femmes ont d'énormes difficultés à écouler leur production à cause de la précarité, mais aussi et surtout, à cause du nombre réduit des marchés.

J'ai intégré le projet et nous avons eu à intervenir également dans ce domaine et des solutions ont été apportées aux différents problèmes économiques du pays. Nous avons montré aux gens comment faire pour intégrer le marché mondial.

Nous avons même construit un «Cargo complexe» pour l'aéroport international de la Gambie.

Cinq ans après, j'ai rejoint la FAO pour m'occuper de la communication, du social Média et la relation presse de l'organisation des Nations unies.

AM - Un parcours riche. Qu'est-ce qui vous a toujours motivée dans cette quête du savoir et du succès?



Mon objectif a toujours été d'être la fierté de ma mère et de ma famille. Montrer à tous que l'on peut être une femme en Gambie et réussir sa vie. Par la force du travail, dans le respect des préceptes de l'islam, car nous sommes des musulmans. C'est ce que ma défunte mère (paix à son âme) nous a enseignés. On a grandi avec cette philosophie de vie. Ce n'était pas une quête pour la richesse ou l'argent, mais une quête du vivre à la sueur de son front et gagner le respect de tous, juste par la maîtrise de son travail.

AM - Vous parlez beaucoup de votre mère. Était-elle votre référence ?

(Long moment de silence) Ma mère est ma seule référence. Elle l'est sur tous les plans. C'est elle qui a fait la personne que je suis aujourd'hui. Ma mère nous a éduqués et a sacrifié sa vie entière pour nous donner une éducation exemplaire. Elle a travaillé très dur pour nous mettre dans de bonnes écoles, mes frères et moi. «Jigeeen bou meun Gor la». Elle nous disait de travailler pour être indépendant et toujours le faire dans le respect des préceptes de l'islam.

AM - Comment jugez-vous la condition de la femme en Afrique?

Surtout par rapport à la violence qu'elle subit au sein de la société.

En Afrique nous avons un problème, il y'a énormément de choses qu'on interdit aux femmes de faire, que ça soit au Sénégal ou en Gambie.



Nous rencontrons les mêmes difficultés. Par exemple, on dit souvent qu'une femme ne doit pas travailler, qu'elle doit rester dans son foyer, que l'homme et la femme ne sont pas égaux, et tant d'autres encore.

Nous sommes très limitées, c'est pourquoi, je fais tout mon possible pour aider les femmes à être plus indépendantes et surtout combattre les violences qu'elles subissent. Un fléau mondial que tout le monde doit combattre.

De nos jours, beaucoup de femmes gèrent leur foyer seules. Il y'a autant de pratiques dont les femmes sont victimes comme le viol, les mutilations génitales qui sont toujours pratiquées dans notre société.

Nos autorités sont interpellées. Elles doivent régler tous ces problèmes et faire de sorte que justice soit rendue aux femmes. Beaucoup d'entre elles choisissent de souffrir en silence plutôt que de dénoncer l'auteur des atrocités exercées sur elles.

Dans nos sociétés on dit à la femme de tout supporter et tolérer, estimant que c'est ça qui va conduire nos enfants à la réussite. Parfois il peut y arriver qu'on arrive à bout.

Et malheureusement, ça peut nous pousser à faire des choses qu'on regrettera plus tard.

Tout récemment, un homme a tué sa femme. Ses enfants sont les seuls perdants dans cette histoire. Les hommes ont le devoir de nous protéger car nous sommes leur mère, sœur, et leur femme.

Durant mon passage à la FAO, on avait travaillé sur le financement et l'autonomisation des femmes. Car c'est toujours bien que la femme soit indépendante, mais comme je dis toujours, les hommes aussi doivent s'imprégner davantage.

AM - Un message pour les femmes du Sénégal et de la Gambie.

La Gambie et le Sénégal ne font qu'un, car nous avons le même sang. Nous avons aussi la même culture.

c'est le même sang, nous avons la même culture il n'y a presque pas de différence. Je sais que les sénégalaises aussi sont très braves.

Tout ce que je leur demande c'est de redoubler d'efforts et d'être plus indépendante, de suivre la bonne voie.

Les femmes doivent être courageuses, avoir une indépendance financière et lutter contre les violences. Je demande aux hommes aussi de revoir leur comportement.

Par Ibrahima Diallo, envoyé spécial à Banjul



EASYSCHOOL

Il s'agit de notre solution de transport tout confort pour élèves et étudiants avec 02 offres adaptées à votre portefeuille et vos attentes :

- Co voiturage
- Véhicule individuel



**Avec EasyRent plus de retard au bureau,
nous assurons le transport de vos enfants**

CONTACTEZ - NOUS



Tel: +221 33 869 50 04 - 77 431 32 82 - 77 654 56 10

easycarsenegal@gmail.com

Yoff Route de l'aéroport



*L'événement annuel qui prime
l'excellence des grands Managers !
bientôt...*







LE PROFESSIONNALISME A UN NOM



VOTRE SOURIRE, NOTRE BUT ULTIME

Tel: +221 33 869 50 04 - 77 431 32 82 - 77 654 56 10
Yoff Route de l'aéroport - easycarsenegal@gmail.com
www.easycar-senegal.com

« Le succès ne se mesure pas à la quantité d'argent que vous gagnez, mais à l'impact que vous avez sur la vie des gens »

Michelle OBAMA



AFRICA'S MANAGEMENT

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

ABDOULAYE THIAM DIAWARA

REDACTION

IBRAHIMA DIALLO [RÉDACTEUR EN CHEF]
YOUSSEF NDIONGUE
MOUSTAPHA CISSÉ
OUSMANE NOREYNI
MAIMOUNA FOFANA.

SERVICE COMMERCIAL

MARIE AÏSSATOU SAMB

DIRECTION ARTISTIQUE

ABKASTUDIO

CONTACTS

77 524 69 86 / 77 738 04 74
E-MAIL : AFRICASMAGEMENT@GMAIL.COM

RESEAUX SOCIAUX :

 AFRICA'S MANAGEMENT MAGAZINE
 AFRICA'S MANAGEMENT
 AFRICA'S MANAGEMENT MAGAZINE
 AFRICA'S MANAGEMENT

Le magazine du Business
et du Management en Afrique

...

